

Le spleen semble indissociable des symbolistes comme Baudelaire qui utilise pour la première fois le terme anglais au sein de son recueil le plus connu, *les Fleurs du mal* (1857) ou tel Verlaine qui le reprend dans *Romances sans paroles* (1873). En vérité le spleen n'est jamais que l'héritier du mal du siècle, la mélancolie romantique et l'on peut penser que les tourments de Thérèse Desqueyroux ou encore que l'incapacité de Meursault à adhérer au monde dans lequel il vit ne sont jamais que des variantes de ce spleen, façon toute élégante et mélodieuse d'évoquer la dépression.

Nous avons ici quatre fois un poème intitulé « Spleen », autrement dit, après le poème n. 76 des *Fleurs du mal*, trois variantes ou dit autrement, trois réécritures du premier texte. Parlons-nous bien de la même chose au sein des quatre opus ?

Nous verrons d'abord quels sont les points de convergence entre les poèmes, avec une même mise en scène d'un moi élégiaque, pour cependant faire ressortir les différences entre les poèmes : à la différence des « Spleen » 78 et du sonnet de Laforgue qui renferment l'individu sur lui-même, le « spleen » 76 et celui de Verlaine ont en commun d'ouvrir le récit poétique à un autre que soi si bien qu'au moment où le poème consacre la solitude, il en fait aussi espérer la fin.

Les quatre poèmes mettent en scène une première personne introspective, plaintive mais aussi confiante dans le pouvoir de sa parole poétique. Les quatre poèmes ont en quelque sorte besoin du mal-être pour non seulement affirmer une identité mais aussi répertorier et reconnaître tout un monde environnant rappelé et recréé en poésie. La première personne même si elle n'intervient pas au même moment ni sous la même forme (pluriel ou singulier) se fait explicite dans les quatre poèmes : « j'ai plus de souvenirs », « sur mon crâne », « je crains toujours », « je ne puis dormir » au fil des quatre textes. Le « je » est liminaire dans le Spleen 76 tandis qu'il est final dans le 78. Dans le 78, Baudelaire nous montre que l'aspect autocentré de la dépression qui fait qu'on ne sort jamais de sa propre souffrance : le locuteur se révèle incapable en fait de parler d'autre chose que de lui-même, impression d'oppression d'autant plus grande que l'énonciation nous fait passer du « nous » général au « je » forcément plus restrictif et donc asphyxiant en fin de sonnet. Dans le « Spleen » 76 la pesanteur de l'âme du locuteur se mesure à la structure sans structure mais aux strophes de plus en plus pesantes (de plus en plus fournies : un sizain en première strophe, un huitain, un dizain en troisième strophe enfin). On retrouve la même alternative dans les deux poèmes suivants : Laforgue choisit de placer son « je » de façon récurrente comme pour signifier l'aspect invariant et obsessionnel du discours tandis que Verlaine noie la première personne par deux occurrences discrètes (« je crains toujours » au vers 7 et « je suis las » au vers 10) aux trois quarts du poème, quand ce dernier est presque fini déjà : la dépression annihile l'être qui devient transitoire (autant dire facultatif) dans sa propre histoire. L'autre point commun des quatre poèmes est que le « spleen », lamentation sur soi, devient chaque fois un prétexte pour pleurer la totalité du monde. Les quatre poèmes proposent de se réapproprier la nature (que ce soit celle rêvée ou celle perdue) à partir d'une déploration personnelle. Faussement autocentré le spleen s'avère donc être un prétexte pour ré-appréhender le monde environnant. La nature et les sens sont présents aussi bien dans le Spleen 76 (« lune », « roses fanées », « flocons », « neigeuses années », « Sahara brumeux ») que dans le 78 (le « ciel » est répété tandis que la « pluie » trouve un écho sémantique avec « verse », « humide » ou encore « pleurer ».) Paradoxalement la tristesse du poète n'empêche pas de considérer la nature, qui demeure une référence tout autant que dans un poème lyrique. La nature est d'ailleurs très présente dans le poème de Verlaine : à quasiment chaque strophe (à deux exceptions près, le deuxième et le quatrième distique) la nature se manifeste (« roses », « lierres », puis « ciel » et « mer », puis « houx », « feuille », « buis » et enfin « campagne » au distique de clôture.) Dans le poème de Laforgue, si même la nature semble peu à peu renoncer à exister (elle se fait de moins en moins présente, se concentrant surtout au début du sonnet), elle est évoquée par la « pluie » ou la « brume » du premier quatrain et se voit reprise au premier tercet avec l'« averse ».

Pourtant la similitude des sujets, des motifs et du traitement ne doit pas faire croire que les quatre poèmes sont interchangeable et parleraient de la même chose. Une réécriture, malgré ce que le préfixe semble indiquer, n'est pas une duplication, un acte qui reviendrait mécaniquement à l'identique. En fait, les quatre poèmes racontent peut-être même malgré les apparences des histoires aux issues divergentes. A bien y regarder, le sonnet 78 et le sonnet de Laforgue nous racontent le parcours d'un locuteur pris au piège et sans issue (les deux poèmes adoptent une forme cyclique, avec chez Baudelaire de la première à la dernière strophe la reprise scrupuleuse du même adjectif « noir » tandis que chez Laforgue le même verbe « (s') ennuyer » ouvre et clôture le poème). A l'inverse, dans le sonnet 76 et dans le poème de Verlaine, la dépression n'a pas encore ruiné l'individu et une échappée vers un autre monde paraît encore possible. L'altérité se manifeste par la simulation d'un dialogue où au « je suis » répond le « tu n'es » de la strophe suivante. Dans le poème de Verlaine, une réceptrice apparaît, « chère », « vous », repris au vers final. Dans le Spleen 76 et le Spleen de Verlaine, le mal-être n'exclut pas encore tout à fait un autre que soi, et permet encore d'accéder à une illusion de vie dans le dialogue. Là où le Spleen 78 et Laforgue nous parlent d'un poète qui a déjà renoncé, le spleen 76 et le spleen de Verlaine nous parlent d'un locuteur qui essaie encore.

Contre toute attente, le regret et le mal-être font les beaux jours de la littérature et notamment de la poésie. Le « spleen » donne lieu à de nombreuses variantes, chez divers poètes maudits mais pas seulement : le « Spleen » de Léopold Sédar Senghor devient un « blues », comptine amoureuse pour endormir la belle. Avec Senghor, l'élégie redeviendra lyrique.